

Variations sur l'ailleurs

CARL NORAC

Tapi dans l'heure, je suis l'ailleurs d'une seconde.
Mon clair de terre, c'est avoir un ciel d'avance.
Je mets un doigt dans l'univers, comme pour goûter de la crème.
Ma grandiloquence devient la noix que je brise, le nez planté avec persistance sur la carte des galaxies, vers le chemin toujours sinueux des exoplanètes. C'est si bon quand le temps prend le pli de se trahir.
Je n'éдите aucune minute. Le jour demeure encore cet ailleurs qu'il nous faut semer.

Cette étoile que j'avais choisie parmi tant d'autres eut des aléas, moi de même. Je crois que je ne l'ai jamais perdue. Au fond de moi, je lance encore ce mot comme une balle : Ailleurs.
Et il revient toujours.

Ma fille, déçue, me répète :
— Pourquoi Mars n'attaque-t-il pas ?
Elle possède l'arme fatale, achetée en promotion, avec des sons spatiaux garantis véritables, des lumières à faire pâlir Orion, à faire sortir une galaxie de ses gonds.
Mais rien ne vient.
Par la fenêtre, elle observe les étoiles et vise. Puis, contrariée, elle me demande encore :
— Pourquoi Mars n'attaque-t-il pas ?
Je ne sais comment je dois condamner de pareils rêves. Et je m'interroge davantage quand sa maîtresse d'école me confie, troublée :
— En classe, c'est étrange, votre fille paraît toujours être ailleurs.

Ayant découvert des photos de l'espace, le golfe du Morbihan comme une virgule dans l'œil, persistance rétinienne ou image pérenne, je me suis questionné sur ma propre résolution.

Puis-je me regarder de haut sans me toiser ?
 Quelle est la focale utilisée quand je m'observe ainsi ?
 Suis-je flou pour les autres, ou censé être toujours mis au point ?
 Les vieux miroirs me renvoient-ils l'ailleurs inversé de mon apparence ?
 Entre Narcisse et Sisyphe, chacun d'entre nous remonte la pente, ne sachant si la
 pierre que l'on porte ou celle qui vous parle, c'est seulement ce visage que l'on
 montre de près.

Claudel disait souvent que même *pour l'envol d'un papillon, tout le ciel est
 nécessaire*. Pour ma part, j'en suis encore à flatter l'ailleurs avec mon absence d'ailes.
 Mon élévation est la main que je tends, le mot d'entre tous plus léger que je poserai
 sur cette page.

C'était un type qui en jetait, avec sa tête façon planète. Un homme rond, plutôt
 lointain. Mais si on l'interrogeait sur ses origines, ses yeux s'ouvraient, se fermaient
 en un clic, puis il devenait volubile, larguant des phrases comme éthérées, sans nul
 espace entre les mots, ni parfois l'aumône d'un silence. Je l'ai écouté très longtemps,
 sans doute trop, obligé par cette politesse apprise qui me poursuit depuis l'enfance.
 Sous la coupe de la lune, il arrêta enfin son discours ourdi de métaphores spatiales,
 de récits du passé ou de promesses de voyages toujours plus inaccessibles.
 — Merci de m'avoir écouté, a-t-il ajouté, en s'éclipsant.

Hokusai regardait, dit-on, très souvent les étoiles.
 L'espace telle une estampe.
 Arrêter une étoile comme on le fait d'une vague.
 Convier l'infini au repas de l'éphémère.
 Peut-on deviner ce qu'il pensait, le peintre, lui qui considérait qu'enfin, à cent dix
 ans, une ligne et un point voudraient pour lui signifier quelque chose. J'ai souvent
 rêvé de son dernier chant, je l'ai imaginé ainsi :

*Je tais tout ce qui vient
 sans pour autant prononcer
 un discours sur l'ailleurs.*

*Je trace un anneau de Saturne
 autour des mots qui m'ont trahi :
 amour et transcendance.*

*Je sais qu'il faut s'élever,
 disais-je pareil au nuage,
 mais je ne trouve plus mon ciel.*

*Si la nuit en moi patiente,
le jour viendra me couvrir.
Est-ce un soleil qui m'invente
ou faut-il vraiment mourir ?*

Et pensant à ce vieillard éclairé, je songe aussi à mon aïeul, celui qui m'apprit les mots du ciel. Il épousait en secret la cause des astres les plus pauvres. Si son cœur rompait un peu comme son pas, si sa peau tentait la boue, il revenait un instant sur son ailleurs et le décrochait des infinis de l'espace. Tout en haut d'un terril, puis penché aux fenêtres, il regardait un empire déchu avant de naître, de silex, de charbon, de porphyre, de lait noir. Un dimanche de pierre, taillant les autres jours, il est mort en épelant le nom d'étoiles moins coupantes.

« Je m'en vais ailleurs », me dit-elle.
J'eus l'outrecuidance de lui demander où.
Elle me montra le ciel, comme pour se moquer.

Chaque enfant préfère une étoile, un jour se l'approprie. La mienne, je l'ai dit : je l'appelais Ailleurs. C'était une étoile mouvante, mais moins filante que moi. Une étoile en culottes courtes, petite autant qu'espègle. Prompte à se détourner des trous noirs, compatible avec tout désir de s'évader ou de se fixer, tel un laps de temps devenu espace.

Ailleurs est sur le seuil. L'étoile se contemple aussi dans une flaque d'eau. Une ligne d'horizon se dessine parfois sur la première vague.

L'enfant qui marche sur l'horloge, dans le Quartier de l'astronome à Delhi, compte ses pas, jamais ne s'arrête. Son ombre dans le soleil fuit. Ses jours sont sortis de la loupe. Ses nuits attendent de tomber. Moi qui l'observe depuis longtemps, j'ai vu ce gosse, les bras en l'air, à minuit pile, sauter au-dessus des grandes aiguilles et s'envoler ailleurs comme un oiseau.

Pour mon voisin, la terre ne manque pas d'attraction. Mais parfois, il souffre de dépression rêveuse. C'est du moins ce qu'il prétend. Quand il aime, c'est infiniment. Quand il s'ennuie, c'est à contre-ciel. Chaque mot lui vient ailleurs, en micropesanteur. Ses poèmes ou ses petites proses, s'il le pouvait, il en ferait des sondes, les laisserait dériver hors de son esprit encombré d'images. Rien qu'un message, où le moi se

trouverait comme abrasé, rendu à cette autre vitesse que suppose l'absence d'air. Jeter sa bouteille à l'espace, voilà ce qu'il veut faire et souvent, je le vois, derrière sa fenêtre, répéter ce geste.

Ils sont rares ceux qui peuvent prétendre avoir regardé un astre dans les yeux. Un jour introuvable, une seule fois, j'ai réussi ce prodige. Du moins, j'en ai la conviction. J'ai ressenti profondément la prescience de ce mince filet spatial noué d'ailleurs et de regards, de cette accointance soudaine d'une faille humaine à l'autre, de cette impression en une seconde d'avoir visité un puits et d'en revenir, d'avoir eu le loisir d'apprécier la nuance d'un iris, d'inventer un nom pour une nouvelle couleur. En face, que pensait l'astre à cet instant précis ?

Probablement que j'allais trop loin et qu'il convenait pour lui, subrepticement, de fermer les yeux sans autre mouvement de fuite.

L'homme est-il prêt pour une autre attraction ? À être espace en lui, et non obsession du temps. À quelle distance sommes-nous de la rédemption la plus provisoire, celle qui consiste en un seul pas vers le ciel ? Nous n'avons pas le pouvoir de préhension sur les astres et nos pensées se plaisent sur les chemins, avec les cailloux. Mais, cependant, nous en rêvons de cet ailleurs, de cette éternité à portée de souffle. Nous cherchons un dieu dans nos absences, un vide entre nos paroles. Nous épelons la vie au lieu de la chanter. Cependant nous demeure, de l'attraction poétique, un rêve persistant : avancer d'un seul pas vers le ciel, juste gravir en soi un songe moins coupant que l'air. À présent nous sommes à l'orée, mais à l'orée de quoi ? Est-ce un lever de terre, la lisière d'un espace compatible ? Nous retrouvons peu à peu l'orée de toute chose. Nous pénétrons ici et une paix nous vient, une façon si lente d'être poussé dans le dos, sans le moindre serment, pour entrer dans la peau d'un autre homme.



Né en Belgique (1960). Fils d'un écrivain et d'une comédienne. Poète voyageur, Carl Norac parcourt le monde. Outre des poèmes (aux Éditions de la Différence), il a écrit soixante livres pour enfants, publiés surtout chez Pastel, École des Loisirs. *Monsieur Satie, l'homme qui avait un petit piano dans la tête* (Didier Jeunesse) a reçu le Grand Prix de l'Académie Charles Cros en 2006. Dernière parution en poésie : *Sonates pour un homme seul* (L'Escampette).